

XIV.

Petit Pierre est guéri. Il se lève pour la première fois. Il a maigri et grandi au point d'en être méconnaissable. Il est très affaibli, et le Doc-

teur assure qu'il lui faudra encore six semaines pour reprendre des forces avant de rentrer en classe. Il ordonne graduellement le grand air, dès qu'il pourra le supporter, une forte nourriture, un reconstituant et l'absence de tout travail de l'esprit.

Quel bonheur! Il va retrouver le grand jardin, la basse-cour; il pourra jouer aux dames, aux dominos avec

Denise. La gaîté et l'entrain vont renaître dans la chère demeure. Pierre ignore que M^{me} Dubreuil est encore bien souffrante, bien affaiblie et qu'un mal caché la ronge depuis des mois.

Un beau jour de la fin de juillet donc, notre petit ami put passer quelques heures au grand air, puis bientôt ses journées. Et ce fut pour lui une véritable ivresse de retrouver tous les coins familiers qu'il aimait, sans s'en rendre compte, depuis sa toute petite enfance. Dès lors, le soleil dora son teint devenu tout blanc par la maladie, et ses membres de jeune adolescent reprirent la vigueur d'autrefois. Puis vint la distribution des prix à l'école des Isnes et petit Pierre eut la joie d'entendre dire à Mr. Dubreuil par le Directeur que, sans les malheureuses absences de la fin d'année, il eût, certes, été classé le premier de la section primaire supérieure.

Ce jour là même à table, Mr. Dubreuil dit tout à coup à son fils :

— Pierre, te fais-tu une idée de ce qu'est la mer ?

— Oh ! oui, Papa, c'est *beaucoup, beaucoup*, d'eau avec des navires dessus. Je l'ai vue sur des images.

Mr. Dubreuil sourit de la naïve définition de son fils.

— Eh ! bien, continua-t-il, nous irons tous la voir et passer une quinzaine de jours au Coq afin que ta Mère et toi y fassiez provision de forces et de santé, et que Denise se repose des fatigues que lui a occasionnées ta maladie.

— Quel bonheur ! s'écrie petit Pierre en battant des mains ; et dans un grand élan de joie, il embrasse bien

fort son père, sa Mère et surtout sa grande sœur dont il n'a pas oublié le dévouement.

Et celle-ci lui rendant ses caresses, murmure : "Non, mon petit frère, je n'étais pas fatiguée du tout."

— Oh ! Si, Denise, je le sais bien, chaque fois que je m'éveillais, jour et nuit, je te voyais penchée sur mon petit lit.

— C'est aujourd'hui jeudi, continue Mr. Dubreuil; nous partirons lundi. Le moins de bagage possible, s'il vous plaît. La plage est très tranquille, on n'y fait aucune toilette !

Les jours qui suivirent cette décision furent pleins d'agitation pour tous ; Petit Pierre, d'une impatience fiévreuse ne parlant que de départ ; M^{me} Dubreuil et Denise faisant les malles, pensant à tout ; Mr. Dubreuil, en homme prévoyant, donnant ses ordres pour que rien ne fût négligé en son absence.

Enfin le jour du départ arriva et nos quatre voyageurs dirent pour quelque temps adieu à la maison familiale, avec de la joie tout plein le cœur, et bénissant presque la maladie de petit Pierre, cause de cette grave décision.

Tout le long du trajet, Pierre, debout à la portière du wagon, ne quitta pas des yeux le paysage qu'on parcourait. En traversant les Flandres, ce furent des surprises successives :

— Oh ! Papa ! Qu'est-ce donc que ces grandes toiles qu'on étend à terre dans les prairies ?

— C'est pour les blanchir ?

— Ce sont les blanchisseuses qui font cela ?

— Non, mon petit homme, tu vas voir !

Un peu plus loin, un rouissage de lin, avec ses odeurs pestilentielles, étale, à demi-visibles, ses fibres décortiquées.

— Vois ici : c'est du lin qui séjourne dans une eau stagnante, laquelle dissout la substance collante, mucilagineuse qui raidit les fils enfermés dans la tige. Quand le lin aura passé quinze jours dans cette eau, on l'enverra aux filatures qui en feront du fil, puis de la toile bise on jaunâtre. Alors, il s'agit de procéder au blanchiment (et non blanchissage) de cette toile neuve et fort solide. On l'étend dans les prés comme tu viens de le voir, on l'arrose de temps à autre : ainsi exposée au grand air, elle blanchit, et si elle perd *un peu* de sa solidité, en revanche, elle est beaucoup plus belle pour être livrée au commerce. Tu vois donc que le *blanchissage* se charge de blanchir le linge souillé et que le *blanchiment* enlève la teinte jaune, colorant *naturel* de la toile et des cotons neufs.

On livre cependant parfois au commerce la toile non blanchie : c'est la toile *bise*.

— Mais, Père, quelle différence y a-t-il entre le coton et la toile ?

— La toile est faite avec les fibres du lin, mon petit homme, le coton provient du cotonnier. Celui-ci donne, comme fruits, des cocons pleins d'une ouate qui protège les graines. A la maturité du fruit, le cocon s'ouvre, laisse échapper la graine qui se dissémine, et le coton reste accroché au cocon. On le recueille et les filatures se chargent d'en faire du fil et des tissus. Avec le fil du lin, on fait les superbes dentelles des Flandres ; avec le coton, des dentelles plus ordinaires, mais très solides,

Et petit Pierre écoutait si bien tout cela et s'instruisait avec tant de plaisir qu'on arriva, sans qu'il s'en fût douté, à Blankenberghe où l'on devait passer la journée avant de se rendre au Coq.

La vue de la mer fut un véritable enchantement pour Pierre et Denise. Tous deux étaient en extase devant cette nappe d'eau qu'on eût dite infinie, et où le soleil jetait des poudroiements d'or.

Ils passèrent en famille une partie de la matinée sous une tente, à regarder le flux de cette eau mouvante.

— Mais vois donc, Denise, dit Pierre qui, las d'être assis, avait ôté bas et souliers et s'avavançait vers les flots, les jolis coquillages qu'on trouve dans le sable! Je vais en faire une provision. Prête-moi ton sac, veux-tu?

Et le voilà rassemblant les plus jolis: de roses, de blanc-laiteux, de blanc-nacré: les uns en hélice, les autres en valves; ceux qui s'ouvraient et se fermaient le ravissaient surtout. Et pendant ce temps, Denise rêvait en regardant la mer. Tout à coup, son attention fut attirée par un groupe de fraîches jeunes filles se promenant, riant et devisant sur la digue. Comme elles avaient l'air gaies et heureuses de vivre! Elle seule était sans amie, ne prenant part à aucun plaisir de son âge! Et si vieille déjà à 19 ans! Et plus tard que ferait-elle quand les Parents ne seraient plus là? Une sorte d'amère mélancolie lui pénétrait l'âme, et des larmes qu'elle ne sentait pas couler glissaient le long de ses joues pâles. Mais le petit frère, qui revenait vers elle, les avait vues, ces larmes, plus vite encore que la Maman, et déjà ses

deux bras s'étaient noués autour du cou de la grande sœur.

— Qu'as-tu, Denise, tu pleures, tu as de la peine? Je ne veux pas que tu souffres!

Mais déjà la Dévouée s'était ressaisie.

— Non, dit-elle, je ne souffre pas, je trouve la mer si belle!

— Et cela te fait pleurer, dit la Mère attendrie, et si faible elle-même qu'il lui fallut faire un effort surhumain pour ne pas éclater en sanglots!...

— Allons, voyons, mes enfants, nous ne sommes pas venus ici pour nous attendrir sur la beauté de la mer, dit Mr. Dubreuil, allons voir l'Estacade.

On se mit en route: Pierre marchait en avant droit et bien découplé. Et Denise, le regardant avec fierté pensa: "Si Pierre est heureux dans la vie, qu'importe mon bonheur à moi? Je serai heureuse pour lui."

Et elle redevint forte de tout son dévoûment et de son amour pour le petit frère tant aimé — Et quand on arriva au Coq le soir, elle avait retrouvé sa gaîté.

Là, ce furent quinze jours de paix, de bonheur doux et tranquille, quinze jours pendant lesquels Pierre retrouva toutes ses forces et apprit bien des choses, grâce à son grand esprit d'observation et à son inlassable désir de s'instruire; quinze jours qui firent monter les roses de la santé aux joues pâles de Denise et rendirent plus jolis encore ses traits fins, expressifs, ses yeux si pleins de tendre bonté.

— Mais, ma Grande, comme tu deviens jolie, disait

parfois le petit frère; et Denise souriait d'un plaisir non exempt de mélancolie.

Chez M^{me} Dubreuil, les forces acquises semblaient plutôt de la nervosité; son regard demeurait fiévreux; malgré son appétit factice, une petite toux sèche et parfois douloureuse ne laissait pas que d'inquiéter Mr. Dubreuil seulement; car Pierre et Denise, la voyant aller et venir, se mêler à leurs divertissements, ne se doutaient pas du mal qui la minait sourdement.

Quand la vacance fut à sa fin, il parut à nos voyageurs qu'ils étaient arrivés de quelques jours seulement, et ce fut avec un soupir de profond regret qu'ils commencèrent les préparatifs du départ.

Le trajet du retour ne fut, certes pas aussi gai que l'avait été celui du départ: on se taisait d'abord, chacun s'absorbait dans ses pensées. Mais, à mesure qu'on approchait du but, le sentiment du home familial se réveillait dans les cœurs.

— Eh! bien, dit tout à coup petit Pierre, je regrette la mer, mais je suis tout de même heureux de revoir la maison; et toi, Denise?

Comme si l'on n'eût attendu que ce mot pour retrouver l'entrain habituel:

— Oh! moi, dit Denise, j'aime notre maison par dessus tout.

— Et tu as bien raison, ma grande, dit gravement Mr. Dubreuil, le vrai bonheur est là et tous les plaisirs que peut procurer le vie ne sauraient compenser les joies intimes, profondes et vraies que donne l'union

de tous les membres d'une famille s'aimant et s'estimant les uns les autres.

— Je me réjouis surtout de revoir le jardin, dit Pierre.

— Moi surtout la maison, dit Denise.

On bavarda gaiement jusqu' à ce que la voiture, venue pour prendre nos voyageurs à Namur, les eût conduits à la porte de leur coquette demeure.

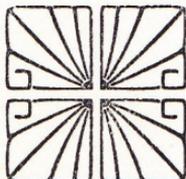
Dès lors, on fut uniquement à la joie de revoir la maison et tous les objets familiers, car nous nous attachons, à notre insu, à tout ce qui nous entoure; cela fait partie de nous-mêmes; nous y laissons un peu de notre âme au départ; nous l'y retrouvons au retour.

Petit Frère et Grande Sœur

PAR

MADAME NEYS-LECOINTE

RÉGENTE HONORAIRE D'ÉCOLES MOYENNES.



LIBRAIRIE L. OPDEBEEK
RUE ST. WILLEBRORD 47 — ANVERS

1913